

Situation nouvelle et énigmatique chez Saint Jean puisqu'il s'agit d'un aveugle de naissance. Jésus ne cherche pas à manifester sa puissance ; mais ce don de la vue (il ne s'agit pas de retrouver la vue puisque cet homme, n'a jamais vu) est présenté comme un signe. Un signe auquel Jésus donne le sens lui-même au verset 5 : « *je suis la lumière du monde* ». Nous assisterons là à un renversement : les Pharisiens, connaisseurs de la Loi, clairvoyants en ce domaine, vont nier le signe en question et deviendront, par là même, des aveugles. Venant ainsi dans le monde, la lumière éclaire ou ébloui selon les dispositions des hommes qui l'accueillent ou non.

Un dialogue entre Jésus et les disciples va précéder l'événement. C'est de la souffrance dont il s'agit dans ce dialogue. Selon une coutume héritée de leur culture, les disciples attribuent un malheur individuel ou collectif à des péchés antérieurs. La culpabilité est ici liée à la souffrance. Jésus va s'en démarquer. Il ne cherche pas à expliquer l'origine de la souffrance innocente. En déclarant « *c'est pour qu'en lui soit manifestées les œuvres de Dieu* », Jésus n'affirme pas qu'il faut être aveugle pour que Dieu montre sa puissance. Il se réfère simplement à la situation de cet homme : il était là et Jésus va lui donner la vue. Il y a quelque chose de providentiel dans cette présence qui va permettre une lumière, un signe de la lumière venue dans le monde. Et c'est cette lumière, qui ne justifie pas la souffrance mais qui va permettre à celui qui l'accueille de donner du sens. Jésus est celui qui donne du sens.

Donner ce sens, Jésus doit le faire « tant qu'il fait jour », c'est-à-dire tant que dure son itinéraire sur la terre, jusqu'à la nuit, jusqu'à sa mort ?

Si la cécité de cet homme ne provient pas du péché, il ne peut donc pas être une figure de la condition pécheresse de l'humanité. Il symbolise une autre forme de ténèbres : celle dans laquelle tout homme se trouve avant de vivre une rencontre avec le Fils, Lumière du monde. L'aveuglement issu du péché sera, au contraire, à chercher du côté des Pharisiens : il est aveuglement volontaire, un refus de la lumière. Le don de la lumière, ici, est celui de la transformation (souvenons-nous de la Transfiguration il y a deux dimanches) de tout homme comparable à une nouvelle naissance, une naissance venue d'en haut.

L'opération miraculeuse peut surprendre. On a peu l'habitude de se servir de sa salive. Ce n'est pas celle-ci qui opère le miracle. Jésus s'en sert pour fabriquer de la boue. Et c'est avec cette boue qu'il enduit les yeux de l'aveugle. Fabriquer de la boue, c'est alors rompre le sabbat. Mais mettre de la boue sur les yeux de quelqu'un c'est renforcer la cécité. Jésus joute de la cécité à la cécité. Les enfants du catéchisme, en entendant ce mot « boue » comprendraient tout de suite car ils connaissent bien ce personnage qui porte le nom de la boue : Adam. C'est avec de la boue que Dieu a formé l'homme selon la Genèse. Le geste de Jésus est comme un geste qui vient achever la création en vue de l'être parfait qu'est l'homme croyant. Nous aussi, souvenons-nous, nous avons commencé le carême en nous rappelant ce sens de la création : « *tu es poussière...* ». Nous comprenons bien ce geste mais nous savons aussi que c'est un geste qui ne rend pas la vue : au contraire, il aggrave la situation. Il est empêtré dans la boue comme un enlèvement dans lequel l'humanité se serait perdue. Jésus est venu pour nous en sauver. Et cet homme est alors envoyé à la piscine de Siloé, c'est-à-dire de l'Envoyé. Et qui est-il cet Envoyé si ce n'est Jésus lui-même ! Là encore les enfants du catéchisme pourraient se souvenir d'un autre texte dans lequel un Syrien, Naaman avait été invité à se plonger sept fois dans le Jourdain. Naaman, aveuglé d'une autre manière, s'y était rendu réticent. Heureusement le fonctionnaire royal l'avait convaincu. Comme ce fonctionnaire notre aveugle obéit. Et il obéit, c'est le cas de la dire « les yeux fermés ». Je pense ici, dans l'Evangile de Saint Marc, à Bartimée. Un mendiant aveugle à qui on a dit : « *aie confiance, lève-toi, il t'appelle* ». Tout aveugle qu'il était il s'était mis à courir à la rencontre de Jésus. Etre appelé, être envoyé donne des ailes.

Le miracle est relaté de manière sobre « *il revint voyant* ». Certes ce bain nous fait penser au baptême. Mais n'allons pas trop vite.

Habituellement, dans beaucoup de récits chez Saint Jean, les personnes étrangères à cet événement vont être dans l'admiration. Ici, au contraire, l'entourage n'en croie pas ses yeux. Ils sont quelques peu méprisants, ils expriment des avis contraires. C'est envers Jésus que la contestation va se cristalliser. L'aveugle ne connaît Jésus que de nom. Peut-être en a-t-il compris la signification : Jésus, en effet, veut dire « le Seigneur Sauve ». Rien ne prouve cette compréhension. En revanche mis en demeure de se prononcer, cet homme à qui la vue est donnée va approfondir son expérience et progresser dans la compréhension de Celui qui lui a fait voir la lumière.

Le prodige est constaté. Pour l'apprécier les responsables de la synagogue procèdent à une enquête. Le texte se lit aisément, plein de vivacité, non sans humour. Cela se passe de commentaire.

Arrêtons-nous un instant sur ce qu'est un « Pharisien ». Ce mot pourrait se traduire par « séparé ». C'étaient des laïcs qui, au temps des Maccabés, s'étaient opposés à l'hellénisation de la Judée. Ils tendaient à vouloir réaliser (et donc à rappeler) un idéal de sainteté requis par Israël. D'où leur étude de la Loi, le souci de l'enseigner au peuple duquel ils voulaient rester proche. Jésus a eu de très bons contacts avec eux : il est invité à leur table, c'est par eux qu'il est averti qu'Hérode le « cherche » (Luc 13,31), Nicodème est l'un d'eux. Le conflit qui est présenté ici a certes existé sur des questions comme le sabbat ; mais il est le reflet du conflit qui a opposé l'Eglise primitive à la Synagogue, en particulier sur le fait que Jésus se présente comme le Messie.

Ici l'itinéraire des Phariséens est comme un chemin en sens inverse de celui que l'ancien aveugle a su prendre. En effet, pendant tout ce temps le miraculé, lui, va progresser du constat du miracle à la défense de son auteur. Jean va jouer sur le verbe « savoir » pour tourner de manière ironique la situation et montrer que les Phariséens se condamnent eux-mêmes. Ici, le « savoir », trop assuré de lui-même, risque de ne trouver d'issue que dans un abus de pouvoir, sinon dans la mauvaise foi. C'est ce que l'on appelle le pharisaïsme.

Le miraculé devient ainsi un modèle pour les premiers chrétiens qui sont appelés à faire un choix entre leur ancienne tradition ou le Christ. On comprend bien, alors, pourquoi un tel texte est choisi pour accompagner les catéchumènes pour qui le savoir est de l'ordre d'une expérience vécue et non pas d'une science apprise.

Notre texte se termine par une rencontre entre cet homme et Jésus. Une rencontre dans laquelle la vue (« *tu le vois* ») est liée à la parole (« *celui qui parle avec toi, c'est lui* »). C'est cette écoute qui a guidé l'aveugle jusqu'à la piscine. C'est cette écoute qui fait défaut aux Phariséens qui voient, mais refusent de voir car ils n'ont pas entendus. Même s'il voit, c'est la Parole qui indique à notre miraculé qui est Jésus. Elle est donc de Dieu, Lumière divine. Il voit donc en un sens nouveau : celui de croire. Et nous retrouvons ici un geste du carême : il se prosterne. Il reconnaît le lieu où sa vie peut prendre source et il vient s'y abreuver par l'adoration.